

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 27 juillet 1900

Discours prononcé par M. Léon MOUGEOT, Sous-Secrétaire d'Etat des Postes et Télégraphes

Mes chers Amis,

Au temps où j'avais votre âge et fréquentais, non pas encore comme président, mais comme élève, les distributions des prix, en ce temps-là je prenais un malin plaisir à écouter les deux discours traditionnels, car j'étais convaincu qu'ils étaient pour leurs auteurs une corvée aussi désagréable qu'obligatoire, la rançon en quelque sorte de l'honneur qui leur était fait, et, pour tout dire d'un mot suranné qui doit avoir disparu de votre vocabulaire, puisque la chose a disparu de vos mœurs, un affreux pensum.

Je ne suis plus aujourd'hui de cet avis. D'abord, le discours que nous venons de goûter est tout imprégné de bonne humeur, de constatations amusées et amusantes, et de grâce alerte. Il serait difficile de croire que votre excellent maître a eu moins de plaisir à l'écrire que nous à l'écouter. Ensuite il m'a suffi de monter sur cette estrade et de prendre la parole pour évoquer subitement en moi toute mon enfance passée. Et ce n'est plus une obligation dont je m'acquitte envers vous, c'est une joie très douce et très pénétrante que je me donne, grâce à l'amabilité de mon Collègue, M. le Ministre de l'Instruction Publique, et de votre éminent Proviseur.

D'ailleurs il devait m'être particulièrement agréable de présider la distribution des prix du Lycée Buffon, dont personnellement j'ai eu l'occasion d'éprouver la très grande valeur ; et à ce plaisir s'ajoute la satisfaction de pouvoir vous féliciter de vos succès au Concours Général et d'associer dans mes remerciements la direction éclairée de M. Dalimier au dévouement de vos professeurs.

Mes amis, on vous a dit tout à l'heure dans ce charmant discours auquel je ferai plus d'un emprunt, on vous a dit et démontré qu'il fallait être de votre pays et de votre temps. J'ajouterai qu'il faut être de votre âge. Beaucoup d'entre vous vont quitter ce lycée ou le quitteront l'année prochaine et je n'ai pas besoin d'être perspicace pour penser qu'ils se réjouissent de la vie nouvelle qu'ils se promettent, qu'ils ont hâte de s'envoler au loin, comme les oiseaux d'une cage. Eh bien, plus tard, vous regretterez, comme dit le poète, « votre temps d'écolier » ; et dans vos regrets, il n'y aura pas seulement la mélancolie de l'homme qui se retourne vers un passé à jamais disparu, et sous ses cheveux gris cherche en vain les cheveux blonds de ses quinze ans, - il y aura encore la claire vision de ce qui faisait le charme et le mérite de votre existence de collégien. Vous êtes toute une collectivité dont les membres, avant que les événements les dispersent, sont rapprochés par un contact, un frottement de tous les jours et de tous les instants. Vous menez une vie commune, telle que vous n'en trouverez jamais plus tard l'équivalente. Vous formez toute une société en raccourci où les beautés sont plus apparentes que les laideurs, la générosité plus foncière que l'égoïsme, et l'optimisme plus

naturel que le découragement. Bref, une petite société plus idéale et non moins réelle que la grande.

Je sais bien que des esprits chagrins vous reprochent d'avoir perdu les qualités de votre âge. La tolérance, disent-ils, cette fleur de printemps et d'hiver, qui embaume d'ordinaire l'âme des très jeunes et des très vieux, aurait disparu de votre demeure et vous laisseriez envahir celle-ci par les tumultes du dehors et les passions de la vie publique. La générosité ferait place chez vous à ce qu'on est convenu d'appeler le respect humain, et la froideur blasée aux enthousiasmes de jadis. N'est-ce pas, mes amis, vous voudrez démontrer la fausseté de ces assertions. Certes, il y a bien des hommes à qui les accidents et les amertumes de la vie ont donné le droit d'être sceptiques. Mais vous, vous devez être des hommes de foi et de volonté, parce que à votre âge les espoirs n'ont pas eu le temps d'être déçus, vos ardeurs n'ont pu encore s'éteindre, votre énergie n'a pas trouvé l'obstacle où elle pouvait se briser. S'il en était autrement, vous ressembleriez au voyageur devant qui une longue et belle route s'ouvrirait et qui s'arrêterait à l'entrée, avant même que d'avoir fait un pas.

Mais que n'inventent les gens moroses, lorsqu'ils sont sur le chapitre de la jeunesse ! Selon eux, vous mériteriez qu'on dise de vous ce que le fabuliste disait des enfants : vous seriez sans pitié. Jamais, au contraire, vous n'avez été plus charitables qu'aujourd'hui, ni plus préoccupés des misères humaines. Dans tous les lycées, les associations de bienfaisance ont fait pénétrer leur influence, recrutant parmi vous des membres actifs et dévoués, parfois, de véritables apôtres du bien. Certaines classes même ont institué des caisses de secours immédiat, et les disciples de Cicéron et de Démosthène s'en vont, leur travail terminé, déposer au chevet de l'indigent leur jeune et pure offrande. Soyez de plus en plus nombreux à remplir ce devoir de solidarité. Il faut être bons, mes amis. La bonté, voyez-vous, n'est pas seulement une beauté, elle est encore une force. Il faut avoir au fond de vous-mêmes des trésors de pitié et de compassion pour toute souffrance innocente ou coupable : il faut aimer les humbles, surtout en République et dans un régime démocratique comme celui où nous avons le bonheur et la volonté de vivre, il faut aimer tous ceux dont l'obscur travail s'accumule au fil des jours et provoque les larges événements, les résultats d'ensemble, en un mot, le progrès. Un poète, Alfred de Vigny, comparant la nature froide à l'humanité vibrante, ce qui reste à ce qui passe et souffre, a dit en un beau vers :

J'aime la majesté des souffrances humaines

Mais il y a d'autres souffrances que les humaines, ayant aussi, sinon leur majesté, du moins une impressionnante grandeur. Je me souviens qu'un jour j'aperçus à une station de fiacres un pauvre cheval dont tout le corps avait un brusque tressaillement chaque fois que, même de loin, un bruit de fouet déchirait l'air. Il avait reçu tant de coups lui-même que ceux des autres l'atteignaient encore indirectement, et que par une sorte de répercussion instantanée, de mystérieuse solidarité, les souffrances des autres s'ajoutaient aux siennes propres.

Il faudra vous introduire, mes amis, quand vous serez des hommes, dans cet immense réseau de la souffrance des humbles, non pas seulement à la manière résignée et déplorable de ce pauvre cheval, mais pour y apporter la consolation de votre bonté, l'appui de votre force, l'énergie de votre volonté. Voyez-vous, ce n'est que par l'amour qu'on arrive à la justice, ce qui doit être notre but commun et suprême. Votre maître vous disait tout à l'heure que les individus se haïssent le plus souvent parce qu'ils se connaissent mal. Il faut donc favoriser

toutes les œuvres de rapprochement. Or il n'y a pas de rapprochement possible, réfléchissez-y, sans la science, qu'on vous inculque maintenant, et sans l'action, à laquelle demain vous serez appelés. Vous entendez bien que je me garde d'opposer, comme on l'a fait trop souvent, la science à l'action. Ce sont choses sœurs et inséparables. Aussi, quand on vous demande d'être des hommes d'action, c'est à la condition que vous possédiez, dans la mesure utile, la science. Ce qui est détestable, par contre, c'est le dilettantisme ; je veux dire la tournure d'esprit de ces gens qui prétendent qu'indécision est synonyme d'intelligence et trouvent brutal tout effort et grossière toute volonté. Il y a trop de dilettantes parmi les jeunes gens d'aujourd'hui. Vous ne leur ressemblez pas, mes amis, et je vous en félicite. De plus en plus, vous vous orientez vers l'action. Que ce soit aux colonies ou ailleurs, peu importe ; vous ferez votre trouée. Courage donc. Soyez robustes. Aimez l'effort. Cherchez la gloire. Que la Patrie bien aimée soit toujours, comme le ciel bleu, devant vous et au-dessus de vous. Donnez-vous tout entiers à elle. Il ne faut pas attendre, pour la servir, que sonne l'heure cruelle des batailles. C'est à tout instant de la vie qu'il faut travailler pour elle. Consacrez-lui, déposez sur son autel, comme les Anciens, en chantant, le meilleur de vos âmes. Soyez gais surtout. Une âme gaie est une âme claire. Entrez dans la vie sans illusion, mais sans défaillance. Le poète vous le dit :

Souriez à la mer en quittant le rivage,
Chantez dans la mâture, ô jeunes matelots !

Léon MOUGEOT

(1857-1928)

Avocat

Député de la Haute-Marne (1893-1908)

*Sous-Secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes (1898-1902) - Gouvernements Brisson 2, Dupuy 4,
Dupuy 5 et Waldeck-Rousseau*

Ministre de l'Agriculture (1902-1905) – Gouvernement Combes

Sénateur de la Haute-Marne (1906-1920)